

- CALAND, W. (1892), "Beiträge zur Kenntnis des Avesta. 19. *Khrvidru*", *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 31, 266-268.
- HIRT, H. (1902), *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre. Eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Griechischen*. Heidelberg, Winter.
- KURYLOWICZ, J. (1964), *The Inflectional Categories of Indo-European*. Heidelberg, Winter.
- LAMBERTERIE, Ch. de (1990) *Les adjectifs grecs en -ος. Sémantique et comparaison*. Louvain, Peeters.
- MEISSNER, T. (2006), *S-stem Nouns and Adjectives in Greek and Proto-Indo-European. A Diachronic Study in Word Formation*. Oxford, Oxford University Press.
- NUSSBAUM, A. J. (1976), *Caland's "Law" and the Caland System*. Cambridge (MA), Dissertation Harvard University.
- RAU, J. (2009), *Indo-European Morphology: The Decads and the Caland System*. Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 132.
- RISCH, E. (1937), *Wortbildung der homerischen Sprache*. Berlin, De Gruyter.
- SPECHT, F. (1935), "Eine Eigentümlichkeit indogermanischer Stammbildung", *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 62, 216-235.
- SZEMERÉNYI, O. (1964), *Syncopé in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*. Napoli, Istituto Universitario Orientale.
- WACKERNAGEL, J. (1897) "Ἀργυρέπαινος und Genossen", in *Programm zur Rektoratsfeier der Universität Basel*. Basel, Reinhardt, 8-14.
- WIDMER, P. (2004) *Das Korn des weiten Feldes. Interne Derivation, Derivationskette und Flexionsklassenhierarchie*. Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 111.

**Daniel PETIT**

**6. Jean-Paul DEMOULE, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'occident***. La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle. Paris, éditions du Seuil, 2014, 742 pages. ISBN : 978-2020296915. Prix : 27€.

L'ample ouvrage, qui a reçu un accueil formidable de la part du grand public cultivé, s'inscrit d'emblée dans une approche polémique, qui laisse à entendre au fil des pages que le 'mythe' indo-européen se veut un anti-modèle biblique, et qu'il aurait reçu les faveurs de la pensée Völkisch. N'étant ni historien, ni historiographe, ni politologue, ni psychanalyste, je ne me prononcerai guère sur les tenants et aboutissants d'une telle épistémologie de l'épistémologie : *Die Stärke eines Gelehrten besteht in der Einschränkung aller Zweifel auf sein Spezialgebiet* « La force d'un savant consiste à limiter ses doutes à son domaine de spécialité » (Elias CANETTI, *Die Blendung*, 1935). Je laisse donc ici aux archéologues et autres généticiens le soin de suivre l'auteur derrière son infatigable « berceau à roulettes », qu'il promène, telle Cybèle, de province en province.

Si je puis contribuer au débat, c'est en tant que linguiste : or, il est manifeste que l'auteur entend jeter la suspicion sur le 'mythe' chimérique et nébuleux de l'unité du vocabulaire indo-européen (p. 530-550), afin de discréditer l'existence même de ce dernier. Il faut citer deux pages sur le nom du 'cheval' (p. 409-410), qui sont bien dans les manières de Monsieur Demoule : après que d'avoir rassemblé toute une documentation mal-maîtrisée, il conclut – non sans quelque panache – que « l'unité et la spécificité étymologiques du cheval indo-européen sont donc beaucoup moins évidentes qu'il n'y paraît ». L'auteur n'est point linguiste et ne cherche nullement à s'en prévaloir : cependant, il entend user d'arguments relevant d'une technicité qui n'est point celle d'un néophyte en la matière, ce qui affaiblit son propos : on le voit ainsi affirmer que le nom du 'cheval'

(i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-y-o-*) est concurrencé par quatre 'racines' différentes : et de citer la 'racine' *\*marko-* (cf. angl. mod. *mare* « jument »), la racine *\*kurs-* qui donne l'anglais *horse*, une racine *\*Her-* qui donne le lit. *arklŷs* « cheval » et enfin le mot v.-sl. *konĭ* m. « cheval » dont les cognats désignent ce même animal dans les langues slaves modernes. Cette liste semble attester d'une absence manifeste d'unité lexicale : l'indo-européen n'existe donc pas, d'autant que l'auteur se complait à citer le rapprochement entre l'étymon européen *\*marko-* (d'attestation germanique et celtique) et des mots désignant le cheval en « mongol, toungouse, coréen japonais, chinois ou encore tamoul ». On sait qu'il affecte de rapprocher l'étymon i.-e. *\*g<sup>u</sup>óy-* m. f. « bovin » du sum. GU « taureau » et de l'égypt. anc. *g'w* « id. » (p. 533). Il affirme en outre que l'i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-y-o-* « se retrouve en sémitique » (p. 409). Cette formulation est d'une ambiguïté navrante : on ne sait si l'auteur parle d'un emprunt ancien du sémitique à l'indo-européen ou s'il postule une parenté originelle entre les deux familles. On voit la méthode adoptée : elle procède par insinuation. L'auteur laisse à entendre (sans oser le dire) que l'indo-européen n'a point de lexique propre : à le lire entre les lignes, on se figure aisément que c'est un ramassis de vocables empruntés au turc ancien ou au tamoul qui a alimenté Pokorny, et que c'est un fantasme maladif qui a voulu voir dans ces débris épars les restes d'une seule et même langue – originaire fabuleuse des idiomes européens, dont les locuteurs refuseraient le mythe de la tour de Babel, soucieux devant toute chose de se singulariser des autres peuples.

En réalité, le lit. *arklŷs* m. « cheval » est un banal dérivé en *-ŷs* (< i.-e. *\*-iŷo-*) du nom hérité et pan-indo-européen de la 'charrue' : lit. *árklas* m. (< i.-e. *\*h<sub>2</sub>érh<sub>3</sub>-tlo-m*). C'est donc en propre le cheval de labour, qui s'oppose à lit. *eřžilas* m. « étalon », lequel est une épithète qui reflète un étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>orǵ<sup>h</sup>-i-ló-* (formé sur le substantif *\*h<sub>1</sub>órǵ<sup>h</sup>-i-* m. « testicule »). Le lituanien connaît encore le mot *žirgas* m. « coursier », formé sur le verbe lit. *žerǵti* « écarter les jambes, faire de grandes enjambées ». On ne saurait poser une 'racine' †*Her-* « cheval » sur la foi du lit. *arklŷs*, d'autant que cette langue a conservé un féminin apparenté à l'étymon l'i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-y-o-* « cheval ». Il s'agit du v.-lit. *ašva* f. « jument » (// lat. *equa*). Il est plaisant de constater que l'auteur, toujours prompt à railler les linguistes qui s'appuient sur la démonstration par l'absence, passe sous silence cette donnée fondamentale, qui est la preuve que le lituanien avait jadis un vocable *\*ašvas* m. « cheval », dont il a précisé les diverses fonctions au moyen d'épithètes (*\*ašvas arklŷs* « cheval de labour », *\*ašvas eřžilas* « étalon », *\*ašvas žirgas* « coursier »), qui ont fini par écraser le nomen proprium hérité qu'était *\*ašvas*, lequel est indirectement garanti par son féminin secondaire (*ašva*), car la jument ne se prêtait point à de telles distinctions. Toujours en baltique, l'auteur omet fâcheusement de citer le v.-prussien *aswinan* n. « [lait] de jument » (< i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-y-ino-* « relatif au cheval »). La prétendue 'racine' †*kurs-* « cheval » du germanique n'est qu'une confondante erreur de perspective : il faut ici poser une locution i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-y-o-* *\*k<sub>1</sub>s-ó-* m. « cheval rapide ». Par écrasement du nomen proprium au profit de l'épithète, on obtient secondairement un étymon 'dialectal' *\*k<sub>1</sub>s-o-* m. « coursier » (substantivé par barytonèse), lequel est bien reflété par le germ. com. *\*χúrsa* m. « coursier, cheval de guerre ». Ce terme – jadis marqué – a fini par évincer le nom générique du 'cheval', à savoir le germ. com. *\*éχ-wa* (< i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-y-o-*). Comme l'auteur se garde bien de le dire, cet étymon est reflété en gotique par le phytonyme *aihwa-tundi* f. « roncier » (litt. : \*« dent-de-cheval »). Le germ. com. *\*éχ-wa* se prolonge dans le

v.-angl. *eoh*, le v.-isl. *jōr* et le v.-sax. *\*ehu* (cf. *ehu-scalc* m. « lad, garçon d'écurie »). En vieux-haut-allemand, on a renouvelé la distinction fonctionnelle entre *\*χúrsa̅* et *\*éχ-wa̅* : au v.h.a. (*h*)*ros* m. « cheval de guerre » s'oppose le terme *pfert* m. « cheval » qui est un emprunt à l'hybride gréco-gaulois *para-uerēdus* (cf. fr. *palefroi*, angl. mod. *palfrey*).

Troisième larron : l'étymon (et non pas 'racine') *\*márko-* qu'on reconstruit sur la foi du germ. com. *\*márχa̅* m. « coursier » (cf. v.h.a. *marah*), et du celt. com. *\*marko-* « cheval » (cf. m.-irl. *marc*, gaul. *marcan* [acc.]). L'auteur mentionne à peine (p. 409) l'étymon celt. com. *\*ék-uo-* m. « cheval », qui est reflété par le v.-irl. *ech* « id. », et par le gaul. *\*epos* : la forme est garantie par l'onomastique gauloise (cf. gaul. *Epo-rēdo-rīx*), et par le théonyme *Epona* f. « déesse des écuries ». Que l'étymon européen *\*márko-* soit totalement obscur, et limité au germanique et au celtique, ne doit point faire oublier que germanique et celtique ont hérité du vieux nom pan-indo-européen du cheval. Au cours de l'histoire des langues, il n'est pas rare qu'un vocable nouveau apparaisse, ruinant son malheureux prédécesseur : ainsi le lat.-tard. *caballus*, qui a supplanté *equus* dans toutes les langues romanes, au point que, sans le témoignage scripturaire du latin, on serait amené à prétendre que l'italique n'avait jamais possédé le reflet d'i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-u-o-*. On ne peut pratiquer une glottométrie anhistorique : on doit prendre en compte le phénomène du renouvellement lexical dans la longue durée. Il faut enfin s'aviser que le féminin des zoonymes n'évolue pas toujours de concert avec le masculin correspondant : ainsi l'anc.-fr. *ive* f. « jument, cavale » (cf. esp. *yegua*, roum. *iapă*) reflète-t-il le lat. *equa*, alors que le masculin *equus* est sorti de l'usage parlé dès les plus anciens monuments de la Romania.

En regard de l'étymon 'standard' i.-e. *\*h<sub>1</sub>ék-u-o-* m. « cheval », on relève un doublet athématique *\*h<sub>1</sub>ék-u-* qui donne anat. com. *\*ṛéku-* reflété par louv. hiér. *á-sù* et lyc. *esb* (KLOEKHORST, *HED*, 2008 : 239). Selon l'auteur, on doit restituer hitt. *\*ekku-* qui se cache derrière l'inopportun sumérogramme ANŠE.KUR.RA : noter ainsi le nominatif singulier hitt. ANŠE.KUR.RA-*uš* [ekkuš] (KBo 17.15 verso 9). On sait que l'indo-européen n'avait point de terme propre pour l'âne ou le mulet : faute de mieux, on a parfois utilisé le vieux nom du cheval pour désigner cet animal d'origine asianique. Le véd. *ásva-tará-* m. « mulet » est un approximatif / dépréciatif (« un genre de cheval »). Le même procédé s'observe en arménien, qui emploie pour cheval (arm. *ji*) un ancien nom du 'destrier' (< i.-e. *\*ǵ<sup>h</sup>i-tó-* « éperonné ») apparenté au véd. *háya-* m. (< i.-e. *\*ǵ<sup>h</sup>óǵ-o-* « Spornung »), reléguant l'avatar de *\*h<sub>1</sub>ék-u-o-* au rang de simple *mulet* (arm. *ēš*). Il est donc erroné de prétendre que le nom du cheval n'est pas commun : seul l'albanais manque au tableau, mais son lexique est si érodé que ce n'est pas un argument valide pour conclure au caractère fragmentaire de l'indo-européen.

Venons-en au cœur du maigre chapitre consacré aux mots reconstruits (p. 530-550). Au premier coup d'œil, on s'avise que la documentation de Monsieur Demoule est totalement dépassée : nul autre que lui ne croit plus au vieux rapprochement entre Οὐρανός et *Várūna-* (p. 539), que DUMÉZIL avait jadis proposé voici plus de quatre-vingt ans (1934 !). La forme grecque s'explique par un étymon gr. com. *\*Fορσ-ανός* « celui qui fait pleuvoir » dérivé d'un nom d'action *\*Fόρσοσ* m. « pluie » (< i.-e. *\*(h<sub>2</sub>)uórs-o-*) cognat du hitt. *uārša-* « averse », et apparenté au véd. *várṣati* « il pleut » (< i.-e. *\*h<sub>2</sub>uér-s-e-ti*). Il s'agit du ciel qui féconde la terre en l'arrosant de ses pluies ; par réinterprétation poétique, c'est le mâle qui couvre la femelle, en déversant sa semence. Cette racine fournit une désignation

de l'étalon en indo-européen : véd. *vṛśan-* adj. « mâle, viril » (< i.-e. *\*h<sub>2</sub>u̯s-ē<sup>n</sup>*). Rien de tel chez *Váruṇa-*, qui peut être, selon une théorie couramment admise, un dieu du « serment » (i.-e. *\*u̯érh<sub>1</sub>-un-o-*), apparenté au nom du 'vœu' (cf. véd. *vratá-*). En tout cas, *Váruṇa-* ne provient pas de la déification du ciel, ni d'aucune autre partie du cosmos d'ailleurs.

De même, il n'y a guère d'apparence que quiconque puisse encore songer à admettre l'analyse benvenistienne postulant *\*pék-u-* « richesse », qui fait écrire à l'auteur (p. 537) que « la notion de richesse s'incarnera en particulier dans celle de troupeau ». La racine *\*pek-* veut dire 'arracher la laine'. Elle donne un nom de la toison (i.-e. *\*pók-u*), dont on dérive un nom de l'ovin (i.-e. *\*pék-u-* « porte-laine »), lequel produit à son tour un thème de collectif (i.-e. *\*pĕ-éu* « troupeau »)<sup>1</sup>.

L'auteur croit faire un sort à la langue poétique indo-européenne (p. 540-543), avançant que « les rapprochements se font surtout entre les textes indiens et les textes grecs ». C'est l'état de la science il y a près de cinquante ans. Et l'auteur de mentionner dans sa bibliographie (p. 671) l'ouvrage de SCHMITT, *Dichtung und Dichtersprache in indo-germanischer Zeit* (1967), sans faire la moindre mention du volume publié par Daniel PETIT et Georges-Jean PINAULT, *La langue poétique indo-européenne* (2006), qui compte 572 pages et dont j'ai eu l'heur de faire une recension (BSL 102/2, 2007, 209-217). Cet ouvrage collectif rassemble plus de trente contributions, qui font intervenir les idiomes les plus divers : arménien, gallois, hittite, louvite, sud-picénien, tokharien, vieil-islandais. Il s'agit des actes du colloque de travail de la *Indogermanische Gesellschaft*, Paris 22-24 octobre 2003, où l'on n'a pas vu Monsieur Demoule. Bel exemple de démonstration par l'absence. Il serait vain de vouloir prolonger la liste des erreurs grossières qui hantent cet ouvrage : on ne sait à quoi songe l'auteur quand il écrit (p. 530-531) que « des mille cinq cents racines estimées, une seule (celle pour 'enfleur') est commune à l'ensemble des quatorze familles linguistiques indo-européennes identifiées ». Ce propos est ahurissant et témoigne d'une méconnaissance absolue du sujet par l'auteur : que ne mentionne-t-il ici les racines *\*b<sup>h</sup>er-* « porter », *\*deh<sub>3</sub>-* « donner / prendre », *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-* « poser, placer, faire devenir », *\*h<sub>1</sub>es-* « être » ? Croit-il qu'on emprunte de la morphologie verbale ou flexionnelle à son voisin ? Comment rendre compte, par l'hypothèse molle d'une ondoyante diffusion par contact et osmose (et non par parenté génétique), des correspondances troublantes qu'on relève au sein du lexique religieux, par exemple entre le lat. *pontifex* m. « pontife » (reposant sur une locution *\*pontem facere* « ouvrir la route ») et le véd. *pathi-kṛt-* m. « faiseur de chemins » (cf. av. *paθqm dā-* « ouvrir la route, faire un chemin ») ? Il s'agit en propre du chemin qui mène aux dieux (véd. *devānām pánthā-*), terminologie dont l'onomastique gauloise conserve le souvenir dans l'anthroponyme féminin *Dēuontia* (CIL III : 3863), qui reflète un composé celt. com. *\*deiyo-(p)onto-* m. « chemin des dieux » (DELAMARRE, p. 51 du présent volume). Comment les poètes irlandais et védiques auraient indépendamment pu forger la figure de *Go-vindá-* « découvreur de vaches » et de *Bó-and* (< celt. com. *\*bo(y)-u̯ind-o-*) ? Que dire encore de l'équation v.-irl. *Brigit* = véd. *Bṛhatī* (< i.-e. *\*b<sup>h</sup>ṛ̥ḡh<sup>h</sup>-nt-i-h<sub>2</sub>*).

<sup>1</sup> Le sens de lat. *pecūnia* f. « richesse » n'est pas fondamental : on sait que la *multa* f. « amende » est une peine pécuniaire, fixée par les questeurs. Jadis, on la payait en moutons et en bœufs, ainsi que nous le rapporte Cicéron : *multæque dictione ouium et boum <...> coercēbat* « et c'est par des amendes payées en moutons et en bœufs que (Romulus) maintenait l'ordre » (Cic. *Rep.* 2, 16).

Monsieur Demoule est un préhistorien ; c'est un connaisseur de l'historiographie de notre discipline dans ses premiers moments, et cet ouvrage est un véritable gotha de la science du XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, son propos sur la non-existence de l'indo-européen en tant qu'idiome jadis parlé par des locuteurs relève moins de la science que de la doctrine, où s'abîme son ouvrage de façon assez regrettable. En somme, ce n'est pas l'indo-européen qui est un mythe : c'est la vision qu'en a l'auteur.

**Romain GARNIER**

**7. Pierre FLOBERT**, Grammaire comparée et variétés du latin. Articles revus et mis à jour (1964-2012). École Pratique des Hautes Études, Sciences Historiques et Philologiques, Section V. Collection « Études médiévales et modernes », Vol. 105. Genève, Droz, 2014, XX + 745 pages. ISBN : 978-2-600-01372-7. Prix : 97,06€.

Ce sont près de cinquante années de recherches qui sont rassemblées ici par Pierre Flobert, professeur émérite de langue et littérature latines de l'Université Paris-Sorbonne et directeur d'études honoraire à l'École pratique des Hautes Études, avec un choix de 74 articles publiés entre 1964 et 2012, précédés par les rapports annuels de ses conférences de l'École pratique des Hautes Études (p. 1 à 35), qui couvrent les années 1977 à 1993. Une bibliographie complète des travaux de l'auteur se trouve en tête d'ouvrage p. xii-xx.

Comme le rappelle Pierre Flobert dans l'« Avant-propos » (p. vii-xi), ses travaux ne se réduisent pas à une micro-spécialité : ils couvrent l'histoire de la langue latine de l'époque archaïque jusqu'à celle de Charlemagne, tout en abordant par ailleurs des questions relatives au celtique continental. Le choix d'articles retenu est classé en huit parties : « Voix et diathèse verbales » (p. 37-86), où l'on retrouve notamment des questions liées aux verbes déponents latins, sujet auquel l'auteur avait consacré sa thèse, publiée en 1975 ; « Grammaire comparée du latin » (p. 87-153), où sont abordées des questions de phonétique (le statut phonologique de /g<sup>w</sup>/ en latin), d'étymologie (*cōram*, *mōs*, *uxor*, nom des vélites) ou encore de formation des mots (composition verbale, verbes diminutifs) ; « Auteurs et textes épigraphiques » (p. 155-271) ; « Grammairiens anciens et manuels latins » (p. 273-377) ; « Les métamorphoses du latin » (p. 379-527), des inscriptions archaïques au latin mérovingien ; « Civilisation et histoire » (p. 529-617) ; « La France de l'Ouest » (p. 619-687) ; enfin, « Figures de savants » (p. 689-724), évocation de quelques grandes figures de savants comme Jean Collart, Jacques André, Michel Lejeune ou encore Raymond Weil. D'utiles index terminent ce très riche volume (p. 725-737), qui met facilement à la portée du lecteur, à côté d'articles publiés dans des revues ou des recueils bien diffusés dans les milieux scientifiques, bon nombre de travaux difficilement accessibles dans les bibliothèques universitaires.

Il s'agit d'un ouvrage magistral, qui vient dignement couronner la très belle carrière de Pierre Flobert, et qui est destiné à faire date dans l'histoire des études latines. Les études philologiques y sont toujours remarquables, et peuvent très souvent être considérées comme apportant une solution définitive aux problèmes traités, tout en constituant un bon point de départ pour des recherches futures. Chaque article répond parfaitement à la saine règle que s'est fixée l'auteur (p. viii), selon laquelle « un article doit contenir des idées et des faits nouveaux qu'il convient d'expliquer » ; on ne trouvera donc pas ici de catalogue brut de